

# Donat Couture: journalier, bûcheron, menuisier...<sup>1</sup>

*Sophie Couture*

Mon père, Donat Couture, est né en 1931 à Sainte-Thérèse-de-Gaspé. Quatre ans plus tard, la colonie de Saint-Charles-Garnier-de-Pabos ouvre ses portes et mes grands-parents s'y installent avec mon père et les autres enfants.

À seize ans, plus précisément le 25 mars 1947, mon père se rend à Montréal pour y travailler en compagnie de son frère aîné. Le lendemain, il est engagé comme manœuvre sur un chantier de construction d'un restaurant chinois. Il y avait beaucoup d'emplois dans ce temps-là: «*On pouvait lâcher un job le matin et en trouver deux autres l'après-midi*». Il travaillait dix heures par jour pour un salaire de 0,80\$ de l'heure. Il est demeuré neuf mois à Montréal. Le 15 décembre de la même année, il est de retour en Gaspésie, car sa famille lui manquait.

En avril 1948, il effectue un retour à Montréal où il travaillera à la construction d'une nouvelle aile à l'Hôpital Hôtel-Dieu. Au cours du mois d'août, il se rend en Ontario, à Maratown près du lac Supérieur, en compagnie de ses frères. Il est engagé comme bûcheron dans un camp. Le salaire était de 4,50\$ la corde de bois qu'il fallait amener au chemin. Ce bois était destiné au moulin de Maratown.

En septembre 1948, il se déplace à Steeven de l'autre côté du lac Supérieur, toujours pour bûcher. Mon père avait alors 17 ans et son frère le plus jeune 15 ans. Dans ce camp, il y avait 15 Canadiens-français, 150 Italiens, une dizaine d'Allemands et seulement un Anglais qui travaillaient pour une compagnie anglaise... Il se souvient aussi que les Italiens avaient obtenu des contrats de travail de trois ans et des subven-

tions du gouvernement pour payer leurs scies à chaîne. Les autres bûcherons utilisaient des scies à lame. Il fallait revenir au camp au plus tard à quatre heures de l'après-midi. Sinon, l'Union donnait des amendes: interdiction de bûcher durant deux jours. La compagnie accordait 4,00\$ la corde de bois, mais les hommes n'avaient pas besoin de l'amener au chemin. Être bûcheron était plus payant que de travailler dans la construction.

Au début d'octobre 1948, mon père retourne à Maratown jusqu'au 22 décembre, puis à Montréal, et de là, c'est un retour en Gaspésie jusqu'au printemps. De mai à novembre 1949, il retourne à Montréal en compagnie de sa mère et de son frère cadet. Ma grand-mère trouve du travail dans la maintenance à l'Hôpital Royal-Edward. Elle gagnait un bon salaire pour l'époque. Quant à mon père, il est engagé par un homme originaire de Percé. Il creusait des trous pour passer les fils souterrains d'Hydro-Québec. Il gagnait 0,85\$ de l'heure.

En 1950, il travaille pour Émile Duprés encore une fois à l'Hôpital Hôtel-Dieu. Un peu plus tard, il prend le chemin de Joliette en Ontario où il bûche à nouveau pour une compagnie anglaise. Il gagnait 5,50\$ la corde de bois, mais elle devait être amenée au chemin. Les conditions de travail étaient difficiles puisqu'il n'y avait pas de cantine et les bûcherons devaient faire la cuisine eux-mêmes. Cependant, la nourriture leur était apportée sur place à un prix raisonnable. En novembre 1950, il retourne à Montréal, puis en Gaspésie où il habitera jusqu'en 1954.

Au mois d'août 1954, il part vers de nouvelles terres pour bûcher.

Il se rend à Normandin au Lac-Saint-Jean, accompagné de son beau-père, d'un beau-frère et d'un de ses frères. Ils travailleront un certain temps pour la compagnie de John Murdoch.

Une fois de plus, mon père retourne à Montréal et ma mère le rejoint assez rapidement. Le travail se fait plus rare. Il ne réussira à en trouver qu'en décembre; il travaillera à l'agrandissement de la manufacture des biscuits David. Quant à ma mère, elle estampillera des étiquettes invisibles sur des vêtements pour une autre manufacture.

En juin 1955, mes parents retournent en Gaspésie. Mon père bûche dans le secteur de New Richmond avec sa première scie mécanique. En 1956, il se rend à Baie-Comeau avec plusieurs membres de sa famille et quelques amis pour bûcher. Les conditions sont difficiles: en plein mois de juillet, les mouches sont voraces et les travailleurs vivent sous la tente... Ils y sont restés deux mois.

Après quoi, mon père demeure en Gaspésie jusqu'en 1959. Cette année-là, il repart, en compagnie de ma mère et de ses cinq enfants, pour vivre à Montréal. Il est engagé par Robert et Frères comme manœuvre dans la brique et ma mère gagne sa vie dans une buanderie. Lorsque mon père a besoin de l'assurance-chômage, il obtient 30\$ par semaine pour faire vivre sept personnes... Le 25 avril 1960, toute la famille retourne en Gaspésie.

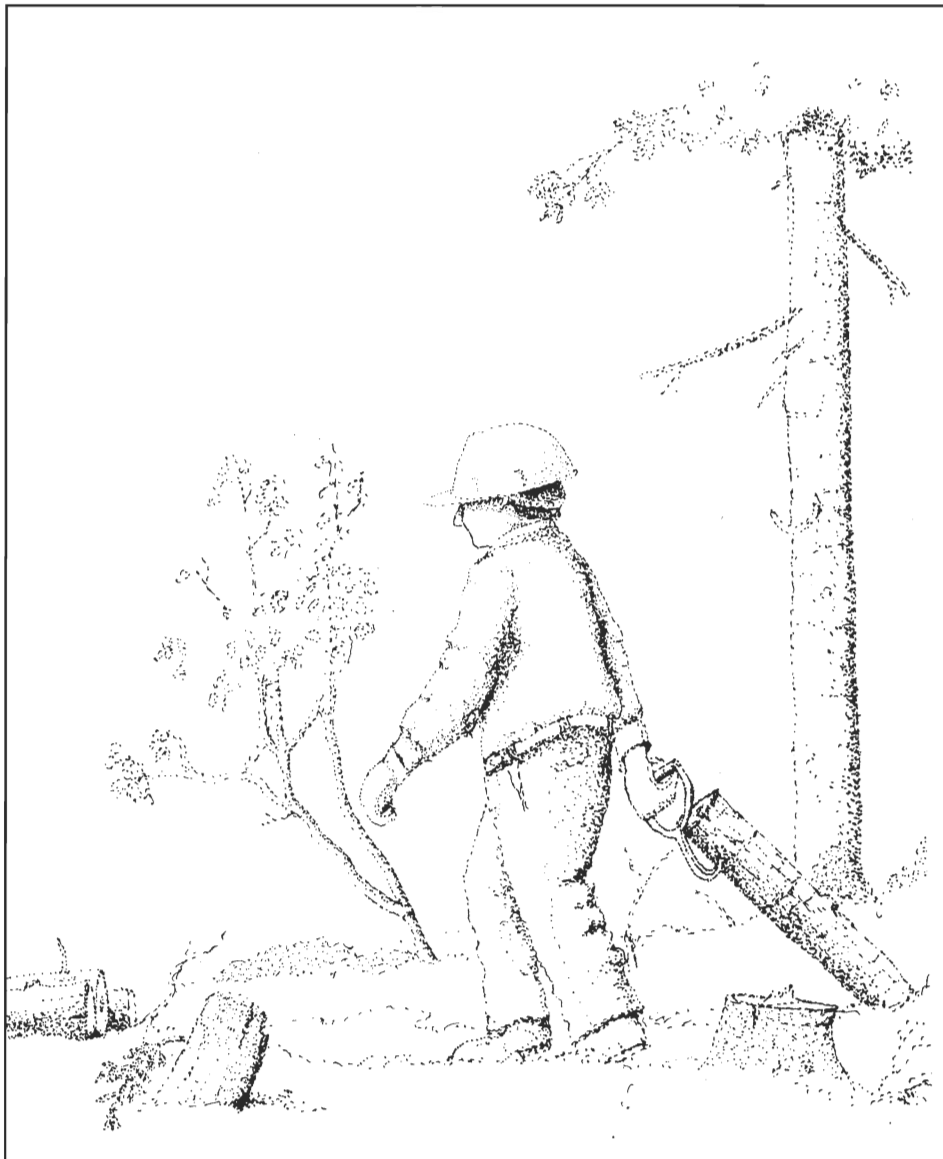
Jusqu'en 1970, mon père exerce le métier de camionneur à son propre compte; il transporte du bois pour faire du papier. Il participe en outre à la construction du quai de Chandler comme journalier pour un salaire de 2,96\$ de l'heure.

En 1971, la colonie de Saint-Charles-Garnier-de-Pabos est fermée par le Bureau d'aménagement de l'Est du Québec (BAEQ). C'est à ce moment que mes parents et leurs dix enfants arrivent à Rimouski, où mon père oeuvrera comme menuisier. Il est demeuré à Rimouski, malgré de courts déplacements effectués à Montréal et à Québec pour travailler.

Mon père était attaché à son coin d'origine, surtout à cause de sa famille. À chaque fois qu'il est parti, c'était pour travailler. Si Saint-Charles-Garnier-de-Pabos n'avait pas été fermé, je serai peut-être une Gaspésienne aujourd'hui.

#### Note

1 Ce texte a été écrit à la suite d'une entrevue réalisée dans le cadre du cours en histoire intitulé *Espace et mouvement de population au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* donné par Paul Larocque de l'UQAR à l'hiver 1998.



(Illustration tirée du livre **Défaire la défaite!**, Rimouski, SAIREQ, 1982, p. 99)